

Le cercle vicieux

Une nouvelle de David Ruzicka
Tout droit réservé © 2009

« *Les jours endorment nos nuits qui réveillent nos jours qui endorment nos nuits.* »

- Je n'ai pas envie de parler du centre de l'univers.

Rilla m'avoua que je n'avais plus beaucoup de temps à vivre alors je me suis dit, tant qu'à faire, que de me déconnecter serait une bonne chose. Si elle ne m'avait pas lancé cette moue crispée qu'elle fait si rarement - la dernière fois remontait à quelques années en arrière lorsqu'elle m'avait diagnostiqué une mononucléose sévère - je ne l'aurais pas prise au sérieux. Ce n'est pas une nouvelle qu'on a envie de croire. Nous nous étions assises au *Graaly*, le café du 12ème. Elle ne réagit pas à ma dernière remarque et déplaça distraitemment sur la table les dernières nouvelles médicales qui s'affichaient près d'elle. Le fourmillement des flocons contre la baie vitrée l'auréolait d'une chevelure délirante et ses yeux brillaient. Comme à quinze ans, quand nous nous échappions ensemble de l'orphelinat pour descendre au *Graaly*, qui avait une autre clientèle alors, moins soyeuse, pour aller voir les vrais mecs, ces beaux gosses gominés vêtus de blousons en cuir, si virils, si âgés, au moins vingt ans, fumant et nous passant des joints au-dessus des tables basses remplies de bières, et se moquant de nous, les "petites gosses du 19ème". C'est l'un deux qui plus tard m'a contaminée.

Je regrette parfois l'époque de mes grands-parents, quand ils restaient en couple très longtemps, plus de deux ans, quand les mâles portaient en eux un certain idéal social, et encore plus loin ces temps légendaires où les sexes opposés se faisaient des promesses pour toute la vie et, aussi, les tenaient.

Rilla est retournée à son cabinet, me laissant avec un baiser léger sur les lèvres et une main serrée autour de la mienne. Sirotant en silence mon café, j'ai observé sa démarche longiligne alors qu'elle ondulait en direction des ascenseurs. Maintenant, on n'a plus peur de ça. A 81 ans, la philosophe en moi dirait: ta préparation est terminée.

J'ai écouté sur le réseau une actrice joufflue qui parlait de la mort. Elle disait "c'est un scandale qu'on soit encore obligés d'en arriver

là". "On ne peut plus croire que de les envoyer là-bas aura un quelconque effet positif". "Le réseau nous ment et j'affirme ici et maintenant et haut et fort que la seule raison de les y envoyer est le coût énergétique de l'existence"... J'ai pleuré en entendant cette voix si hargneuse et gonflée d'espoirs, si pleine de révolte, et me suis rendue compte que je ne connaissais pas ma propre voix, si ce n'est dans l'écho évasif des hauts corridors de porcelaine et des enregistrements. Ma voix, ma voix à moi n'a pas de son. J'aurais envie de croire que mes enfants portent ma voix, mais ils m'ont depuis longtemps oubliée. Depuis l'âge de 60 ans, j'ai du me résigner, sans le savoir, à ne plus m'entendre.

J'ai tâtonné dans l'obscurité à la recherche d'une capsule d'eau et me suis laissée glisser contre la vitre, pour écouter les picotements venteux des flocons, mais il n'y a que du silence.

Recroquevillée nue contre la vitre jusque tard dans la nuit, pour en absorber la fraîcheur, bien que ce fût illusoire, d'un doigt j'essayais de suivre les gros flocons jaillis du blizzard et s'écoulant lentement avant de disparaître. Avec nonchalance, je repoussai une intrusion historique. Le cliquetis a commencé en même temps que le scanning nocturne qui réveilla ma station et inonda la pièce de sa lueur bleue. Cela venait du corridor et semblait tellement inapproprié que tout d'abord je n'arrivai à le comparer à rien. Puis un souvenir jailli d'entre les alcôves de ma crèche me rappela ce vieil ouvrier qui dévissait à la main la plaque de protection d'une jonction électronique alimentant les niches d'eau où flottaient les nouveaux-nés, avec leurs vastes yeux ébahis et leurs corps minuscules harnachés des connexions filaires au réseau. Je devais avoir cinq ans, on jouait à cache-cache entre les niches et la nourrice essayait de nous arrêter, nous grondant gentiment. La vieille ouvrière noire triturait des circuits et j'avais été fascinée par le dévoilement mystérieux de ces fils entremêlés et cachés sous la coque vernie, cet envers obscur du décor derrière l'immaculée technologie, et c'était noir là-dessous, noir comme sa peau, noire comme la mienne. Le même cliquetis.

J'ai enfilé ma tunique et dans l'obscurité me suis approchée du hall. On ne peut pas ouvrir nos sas durant les périodes de sommeil artificiel, et le règlement veut qu'au moindre soupçon d'un événement incohérent nous activions les configurations de sécurité. Pieds nus sur la surface tiède de porcelaine, j'ai lentement avancé vers l'entrée, où j'ai effleuré la console d'options. Celle-ci me lista cinq possibilités, de ses grandes lettres rouges flottant sur la feuille noire de l'écran: Cauchemar: veuillez cesser votre activité de sommeil et en informer le personnel de santé dans: 3.55 heures |

Insomnie: votre quota de sommeil est satisfaisant pour ces derniers cycles | Faim: votre frigidaire est encore chargé de quatre rations nocturnes | Sexe: votre cycle ne vous permet pas d'accéder à cette option | Autres?

J'ai effleuré "Autres" et mis à part les usuels conseils de relaxation la seule option intéressante aurait été la configuration de sécurité. Aucune activité de reconstruction nocturne n'était donc prévue. Le cliquetis cessa à ce moment. J'ai décidé de désactiver le verrou de nuit en entrant mon code. Que cela soit noté dans mes archives n'avait somme toute plus aucune importance puisque j'allais bientôt cesser toute activité ici-bas.

Le sas coulissa sans bruit, et il n'y avait personne. Le corridor plongé dans la pénombre cyclique s'incurvait au loin dans la nuit, ponctué par les sas et les lueurs rouges de leurs modes de sommeil. D'habitude on ne doit pas avoir envie de se promener durant les heures de repos, et si tel est le cas il faut utiliser les modes de relaxation. Entre 35 et 40 ans, après les études et uniquement lorsque les objectifs de savoir ont été atteints, les cinq années sabbatiques autorisent cette déviance, sous certaines conditions. Mais ce genre de configuration était possible uniquement entre le 10ème et le 15ème, la zone d'amusements. Le contact du métal lisse m'excitait, réveillait d'anciennes course-poursuites de trentenaires puérils, innocents, jouant à l'amour en-dehors des heures; nous chantions à pieds nus et faisons l'amour dans des cursives abandonnées. Bien qu'aucun mâle n'aurait fait la différence entre mon apparence à 81 ans et celle 40 ans plus tôt, je me suis amusée en m'imaginant y descendre maintenant, à mon âge. Cela faisait tellement de décennies que je ne m'étais plus permis ce genre d'écart. L'amour futile, fuyant, jouer avec ce concept et ce désir du corps de l'autre qui s'estompera comme il le faut. Prise au dépourvu par la résurgence de ces émotions, j'ai reculé vers l'entrée du sas. Mais la porte se referma. J'ai pianoté mon code nerveusement, sans effet, réessayé, le sas enclencha son mode nocturne sans réagir. Le cliquetis reprit.

L'éradication de la notion de peur en moi parvint à me rassurer, parce que rien ne devait, rien ne pouvait, nous faire peur ici. Plus loin dans la cursive azurée, derrière le premier arc-boutant de porcelaine, un scintillement anormal capta mon regard. En m'approchant je distinguai des étincelles, une faible gerbe jaillissait de la paroi par intermittence et se dissipait sur le sol. Je reconnus un dispositif ancestral que l'historienne en moi nomma: "interrupteur". De haut en bas, il servait à couper ou rétablir le passage du courant électrique dans un circuit. Celui-ci semblait défectueux, il montait et

descendait tout seul, d'où le cliquetis. Je déglutis tout en mollesse. Parce que ces technologies - électricité, interrupteurs, circuits - s'apparentaient à des concepts antédiluviens.

- Yago c'est toi?

Je soupçonnais depuis quelques instants ce mâle d'intervenir dans ma sphère de référence. Pianotant sur mon clavier mental je ne pus découvrir aucune intrusion hétéroclite, aucune alerte émise par ma station, sauf celle de tout à l'heure, quand je suivais l'écoulement des flocons sur la baie, une intrusion, autorisée, de propositions de connaissances complémentaires sur la symbolique des flocons dans la poésie des trois derniers siècles, que j'avais paresseusement effacée. Mais Yago était capable d'alchimies ondulatoires plus subtiles que ça.

Je regrettai soudain ma déconnexion de tout à l'heure. La nouvelle de l'approche de ma mort n'aurait pas du me pousser à un acte si irréfléchi, puisque les mâles profitent souvent d'une fragilisation des sphères de connexion. Tout va si lentement quand on se déconnecte, tout est tellement plus voluptueux. Et infondé.

L'interrupteur a cessé d'opiner et j'en ai profité pour le mettre en position inactive moi-même. Quel étrange contact que ce plastic doux et chaud. Aussitôt l'interrupteur se fondit dans la paroi, puisqu'il n'avait jamais été là, un plateau de transposition glissa sous mes pieds et m'emporta le long du couloir éteint.

Je fonctionne comme technicienne de réseaux. C'est ma spécialité, les réseaux. Ainsi je dois parfois me déplacer physiquement d'une tour à l'autre. Devoir se déplacer dans l'espace concret est à la fois un privilège et, avec les ans, un fardeau. C'est mon rôle dans la réalité, disons par commodité la réalité 1, bien qu'il n'y ait aucun sens à les numéroter, mais j'en ai de nombreux autres dans mes avatars. Beaucoup de jeunes femmes rêvent de visiter d'autres tours en passant vraiment par les tunnels souterrains, pouvoir ne pas se contenter uniquement des avatars. Elles rêvent beaucoup de déplacements physiques, les jeunes, et ce n'est que plus tard, je dirais après trente ans, qu'elles se rendent compte de l'inanité de la réalité brute, de ses restrictions ennuyantes face à l'infinité des avatars.

A cinq ans, je me promenais dans la bibliothèque du 119ème. Les éducatrices insistaient pour que nous passions le plus de temps possible dans les bibliothèques et j'étais une élève studieuse et obéissante. Elles disaient qu'entre l'âge de trois ans et douze ans environ, notre esprit a besoin de s'imprégner de vérités uniques et de se planter au centre, de comprendre et de sentir le centre, avant de rayonner, comme un arbre. J'aimais cette image de l'arbre.

Beaucoup de filles néanmoins s'inventent des avatars de jeux bien avant. Il n'y a pas de règlements, juste des conseils.

La mécanique qui avait oeuvré à ma rencontre avec Yago n'avait rien de secret. Ses répertoires génétiques étaient remplis d'infractions aux règlements remontant à l'origine de sa généalogie séminale, constituée essentiellement de hauts dignitaires des temps politiques. Quant à moi je suis une pure représentante de la lignée des révoltés, depuis les premiers temps de l'insertion des cellules artificielles. Il avait eu besoin de briser la pureté que j'incarnais et j'avais désiré sa rage et sa barbarie. Un soir artificiel au sortir du *Graaly*, il m'avait violemment inséminée. Et sa puanteur de cuir frais et de parfums des bas étages m'avaient séduite ainsi à plusieurs reprises. Ma jeunesse fut cataloguée "à risque", puisque tel est le nom de ce mode de reproduction, et entre la 336ème et la 396ème menstruation je n'eus droit qu'à un accès restreint aux séminaires. La poète en moi qualifie cette période de "bacchanale". A part la position des corps, je dois avouer que je n'y trouve aucun souvenir particulier, et les enfants nés de ces moments je ne leur ai jamais accordé d'importance ni ne les ai vu plus que nécessaire, au lieu de ça j'ai accédé à nouveau à tous les séminaires ouverts. C'est plus tard que j'eus des mises à jour sur Yago, quand il força mon cortex par exemple, profitant d'une faille de sécurité. Mais il ne me voulait pas de mal, il voulait me prouver qu'il était plus fort que ce "système", comme il le nommait abusivement: un écueil de béton contre lequel l'échafaudage alambiqué de son esprit tremblait et vibrait et luttait pour un seul mot. Liberté. Des programmes de sécurité analysaient Yago et lui donnaient en effet un score scientifique étonnamment élevé, pour un mâle. Il retenta l'exploit à plusieurs reprises.

- Tu choisis bien ton moment Yago, ai-je murmuré alors que la vitesse lançait mes cheveux dans l'air tiède du corridor. Les coursives de circulation défilaient en direction du hall central de l'étage, les pointillés incandescents des consoles marquant les sas se changèrent en traits vifs. Je n'ai pas vraiment le temps tu sais. Je dois préparer. Ma mort.

Rilla se tient devant moi. Elle m'annonce la nouvelle de ma mort prochaine et termine son café. Nous sommes au *Graaly* comme auparavant. Elle tient ma main et s'apprête à m'embrasser quand je recule d'un bon.

- Yago! Sors-moi d'ici tout de suite!

Interloquée, Rilla se lève tout comme moi. Quelques regards intrigués se tournent vers notre table.

- Errata, doucement. Elle s'approche de moi. Yago n'a rien à voir là-

dedans. C'est une décision automatique, tu le sais bien. Je sais que ça fait flipper. Mais beaucoup t'envient aussi.

- Tu ne comprends pas, nous ne sommes pas ici. Et puis tais-toi. Cesse ce simulacre de compassion, Yago!

Je m'adresse au plafond par réflexe, comme si vers le haut il pouvait mieux m'entendre que dans toute autre direction. Yago murmura et sa voix sourdait des murs eux-mêmes:

- Errata, parle-moi du centre de l'univers, s'il te plaît.

L'imbécile me plongeait dans un paradoxe temporel. Geste d'amour qui allait à jamais m'empêcher de mourir.

- Je n'ai pas envie de parler du centre de l'univers.

Et m'enfermer en enfer.